

douce ; j'avoue qu'elle est rude, sérieuse, complètement remplie ; l'agriculture est exigeante, elle demande tous les jours que Dieu nous donne. Les gelées tardives ou précoces, les sécheresses, les longues pluies, les orages viennent alternativement mettre notre patience et notre habileté à l'épreuve ; mais, en revanche le fermier vit exempt de ces soucis, de ces angoisses qui empoisonnent tous les instants de l'industriel, du banquier, du marchand. Il ignore les faillites, les crises désastreuses, les revirements subits de fortune. Je ne vous parle pas des charmes attachés à nos travaux mêmes : rendre à la culture un coin de terre infertile, récolter en froment là où venait seulement l'avoine et le seigle, c'est, abstraction faite de toute idée de profit, un de ces bonheurs intimes, profonds, qu'il faut avoir goûtés pour les comprendre.

J'ai insisté, mes chers amis, sur cette longue conversation avec mon hôte, parce qu'elle décida de mon avenir. Quand le digne agriculteur eut fermé la porte de la chambre où il m'avait conduit, tout en me déshabillant, je repassai dans mon esprit ce que je venais d'entendre. Plus je réfléchissais, plus je reconnaissais la justesse des observations et la sagesse des conseils de l'homme que la Providence semblait avoir expressément placé sur mon chemin. Malgré les fatigues de la journée, je ne m'endormis que lorsque le ciel blanchissait déjà. Le lendemain, mes premières paroles, en rencontrant mon hôte, furent celles-ci :

« Vous m'avez rendu agriculteur dans l'âme, mais j'en sais moins que ce petit garçon qui passe là-bas. Laissez-vous votre ouvrage imparfait ? M. aurez-vous fait entrevoir la terre promise, et me refuserez-vous les moyens d'y entrer ? Si vous consentez, je m'installe ici jusqu'à ce que vous me disiez : Allez faire valoir vos terres, vous en savez assez pour commencer. »

Le brave allemand accueillit ma proposition avec joie.

« Vous êtes une trop belle conquête pour que je n'en sois pas fier, me dit-il. Il vous suffira de travailler (il appuya sur ce mot), il vous suffira de travailler une année avec nous pour voler de vos propres ailes. »

Brof, je passai à O quinze mois, pendant lesquels je pris une part active à tous les travaux de la ferme.....

« Et pendant lesquels, ajouta madame

de Morsy, qui n'était autre que la bonne Brigitte, que M. de Morsy avait épousée et ramenée en France, nous admirâmes tous, votre inconvenable aptitude.....

(A CONTINUER)

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

*Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.*

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait [1] l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repousse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. *Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.*

[1] La moisson.

LA FERME DE MON VOISIN.

Mr. l'Éditeur,

Comme je l'annonçais dans ma dernière lettre, j'ai de nouveau, visité mon voisin, M. X. Après avoir échangé les salutations et informations d'usage, et avoir causé de choses étrangères à l'agriculture, M. X ouvrit la séance agricole en faisant venir deux bons verres de bon cidre, que nous bîmes ensemble, et qu'il me dit avoir extrait lui-même de ses pommes de qualité inférieure, au moyen d'une râpe grossière et d'une petite presse à fromage, improvisées en moulin à cidre pour l'occasion. Tout en savourant le goût de la liqueur, et en exprimant ma satisfaction pour la *traite*, dont j'étais l'objet, je remarquai combien il serait désirable que toutes les maisons de mon voisinage fussent pourvues d'une telle boisson produite sur la ferme. Comme on sauverait de l'argent, et comme aussi la moralité y gagnerait, si on se contentait de produire sur sa ferme, au moyen d'un verger, cette boisson si tempérante, et favorable à la santé ; si on en faisait un usage exclusif dans nos petites réunions de famille, au lieu d'acheter chez le marchand, des boissons empoisonnées qui ruinent la santé, et sont une cause de démoralisation pour un si grand nombre.

—Il ne faut pour cela qu'un léger

effort, dit M. X. Un petit verger sur chaque ferme, et un moulin à cidre et une presse, dans chaque concession, donneront ce que vous désirez. Si les cultivateurs comprenaient leur intérêt, ils jouiraient de bien d'autres sources de bien-être, qu'ils croient destinées seulement aux gens riches des villes et des villages. Si nous voulions, il n'y aurait pas un habitant des villes mieux nourri et mieux traité que nous. Nous avons le moyen de produire sur nos terres une infinité de choses, que l'homme des villes est obligé d'acheter à prix d'argent. Nous pouvons, malgré notre climat, jouir des fruits et de leurs produits en toute saison. D'abord, nous avons les fraises en juin et juillet ; les godolles rouges et blanches et les groscilles en juillet et août ; ensuite viennent les cerises, les pommes d'été et les prunes ; puis le raisin, et les pommes ordinaires ; et enfin nous avons les noix, les pommes mises en réserve, et autres produits conservés, qui nous durent jusqu'à ce que le temps des fraises revienne. Mais ce qui nous empêche de nous procurer cette abondance, c'est que nous considérons ces choses comme du luxe pour des cultivateurs, et qu'elles ne sont faites que pour les gens riches ; tandis qu'il est bien certain que tous ces fruits et leurs produits, mêlés à des aliments plus substantiels, forment une nourriture aussi économique pour une famille que du pain et du lard, et, tout en étant agréables au goût, favorisent la santé. Qu'on calcule ce que vaut le lard comparé à toute autre nourriture, et on sera étonné de voir ce que coûte la vie dans les campagnes. Comme on vivrait bien plus confortablement et avec bien moins de frais, si on vendait une partie des produits les plus substantiels, pour s'en tenir à une nourriture plus délicate.

—Cependant, remarquai-je, la plupart des cultivateurs recueillent ces petits fruits et d'autres végétaux ; mais n'en font généralement pas usage comme nourriture.

—C'est-à-dire, dit M. X, qu'ils les produisent pour les vendre, comme si nous, habitants des campagnes, nous ne pouvions pas nous nourrir aussi bien que les gens des villes ; comme s'ils étaient d'une nature supérieure à la nôtre. Est-ce que les ouvriers des villes, les industriels ne travaillent pas, comme nous ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas vivre d'une nourriture semblable à la leur ? On dit que lo